

petit Maurice, m'étreignant avec plus de force encore, jetait un cri de frayeur.

— Et maintenant, implacable et inflexible, mon père, dont le visage était hideux de colère, marchait sur nous, ou plutôt sur ce pauvre petit être qu'il menaçait d'un geste de plus en plus brutal, de plus en plus terrible.

— Et il eut alors un de ces mots qui ne s'oublient pas... un de ces mots qui ne se pardonnent pas !

— Va-t'en ! Va-t'en, bâtard ! lui cria-t-il, la voix étranglée.

Ce mot m'avait fait l'effet d'un coup de marteau en plein cœur, et le petit Maurice, tout à l'heure si timide et si tremblant, s'était redressé livide, les poings serrés, effrayant de colère à son tour.

— Et c'était la tête haute et le regard chargé de mépris qu'il toisait mon père qui marchait sur lui.

— L'enfant s'enfuit, et à peine la porte s'était-elle refermée sur lui, que j'entendis le bruit déchirant de ses sanglots.

— Je n'ai pas besoin de vous dire, Maxime, continua Adrienne, la voix sourde d'émotion, dans quelles angoisses, dans quelles nouvelles transes je vécus à partir de cette horrible scène.

— Il ne s'écoulait pas une minute sans que je me demande, avec un serrement de cœur atroce, ce que le pauvre enfant faisait, ce que le pauvre enfant devenait... et sans que je maudisse — oui, que je maudisse ! — l'injustice et la cruauté de mon père !

— Pourtant, pendant que je me désolais ainsi, le petit Maurice avait eu une chance...

— Il avait trouvé de braves gens pour le recueillir... de braves gens pour lui donner un toit et du pain...

— C'était là-bas, à Ivry, là-bas, tout près de la Seine, un ménage de blanchisseurs, M. et Mme François, chez qui déjà vivait une fillette qu'ils avaient antrefois recueillie aussi et qui était devenue, pour Mme François surtout, comme leur propre enfant.

— On l'appelait la petite Suzanne.

— Rappelez-vous ce nom-là, car il faudra que j'y revienne tout à l'heure.

— Mais si la blanchisseuse était une brave créature qui avait le cœur sur la main et qui faisait le bien sans arrière-pensée, peut-être n'en était-il pas tout à fait de même de son mari, beaucoup plus intéressé, beaucoup plus égoïste qu'elle.

— Aussi le blanchisseur ne tarda-t-il pas à s'effrayer de ces deux bouches à nourrir, de ces deux enfants dont il allait avoir la charge ; et comme Maurice lui paraissait robuste et fort, comme il avait calculé que plus tard il pouvait lui rendre beaucoup plus de services que la petite Suzanne, malgré les larmes et les supplications de sa femme, il n'hésita pas ; il sacrifia la petite, la congédia brutalement et la jeta à son tour sur le pavé.

— Quelle infamie ! ne put s'empêcher de dire Maxime.

— Le cœur brisé, tout étourdi par cette immense injustice, la petite s'en était allée, s'efforçant de cacher sa douleur.

— Mais elle ne fut pas plutôt seule dehors, pas plutôt seule dans la rue, qu'il lui fut impossible de résister à son désespoir.

— La Seine était là qui coulait ses grosses eaux, ses flots jaunâtres, la Seine où elle pourrait trouver l'oubli de ses chagrins et la fin de ses peines... Et elle n'hésita pas...

— Elle se noya !

— Attendez !

— Une enfant de cet âge !

— Oui, elle voulut se noyer... mourir... Mais heureusement que Maurice était là !

— Maurice !

— Oui, Maurice qui la sauva... oui, Maurice à qui, à cette heure, elle doit la vie !

— Ah ! le brave, l'héroïque enfant ! s'écria Maxime avec un éclair d'enthousiasme dans les yeux.

— Comme vous le pensez bien, cet aventure fit un bruit énorme... tant de bruit que l'écho en arriva jusqu'à M. de Belleruche.

— Comme vous, enthousiasmé par le courage et l'héroïsme de ce sauveteur de dix ans, il voulut le connaître, lui être utile, le récompenser de sa belle action.

— Précisément, il y avait à Fontenay-sous-Bois quelqu'un, le marquis de Prades, qui, disait-on, devait connaître ce jeune garçon.

— M. de Belleruche alla voir le marquis, et c'est alors qu'il apprit que le sauveur de la petite Suzanne s'appelait Maurice de Chancel... qu'il était le fils d'Yvonne de Chancel... une pauvre fille chassée par son père... une pauvre fille qui maintenant était enfermée dans la maison des folles de Fontenay...

— Le comte de Belleruche ne pouvait plus douter : la pauvre insensée qu'il avait vue se débattant entre les mains des infirmières, cette jeune femme d'une beauté si merveilleuse et qui avait avec sa mère une ressemblance si extraordinaire et si étrange, c'était bien sa fille... sa fille répudiée par le baron de Chancel... sa fille dont il n'avait jamais eu la joie de recevoir les baisers, et qu'il allait pouvoir maintenant guérir, maintenant sauver en la réchauffant à son foyer.

— Et ce rêve qu'il faisait d'avoir désormais à lui cette enfant qu'il

adorait, et dont la pensée ne l'avait jamais quitté, lui donnait une joie si profonde que jamais la vie ne lui avait paru aussi belle.

— Mais, hélas ! comme ce rêve allait vite s'évanouir !... comme à cette joie allait vite succéder le plus immense désespoir !...

— Un soir, une voiture s'arrêtait à quelques pas de la maison de santé.

— Le ciel était noir, la pluie tombait, le vent hurlait avec violence, et c'était partout la plus profonde, la plus lugubre solitude...

— Tout à coup, un homme parut, entraînant par le bras une créature chancelante, une femme plus blanche qu'un spectre, qu'il poussa brutalement dans la voiture, tandis que les chevaux filaient avec la rapidité de l'éclair.

— C'était mon père... c'était le baron de Chancel qui enlevait Yvonne avec la complicité de ce misérable que l'on trouve toujours quand il y a quelque mauvaise action ou quelque crime à commettre... avec la complicité du comte de Guérande...

Et comme Maxime la regardait avec étonnement :

— Oui, reprit-elle, la fatalité avait voulu que cet homme fût aussi chez le marquis de Prades quand le comte de Belleruche s'y était présenté.

— Sans doute caché, il avait tout vu, tout entendu, et l'immense émotion que M. de Belleruche n'avait pu contenir quand il avait parlé d'Yvonne, l'immense joie qui s'était peinte sur son visage, tout cela avait si vivement intrigué le lâche de Guérande, qu'il n'avait rien eu de plus pressé que d'aller avertir mon père.

— Je ne sais pas ce que cela signifie, lui avait-il dit, mais voilà ce que j'ai vu : au nom d'Yvonne, ce comte de Belleruche a rayonné... ce comte de Belleruche s'est soudain transfiguré...

— Et il n'avait pas encore achevé que mon père avait déjà deviné le projet du comte de Belleruche... que déjà il s'était juré de séparer à tout jamais de son enfant ce rival abhorré...

— Et, deux jours après, Yvonne était renfermée, séquestrée, ensevelie dans le vieux château de Morgoff, l'un des plus lugubres et des plus sinistres de la Bretagne !... Et, deux jours après, tous ceux qui aimaient ma pauvre sœur restaient le cœur déchiré et le désespoir dans l'âme, ne sachant plus ce qu'elle était devenue, ne sachant plus où retrouver ses traces !

Il venait d'y avoir encore un silence, et Maxime de Rouvière, dont l'émotion n'avait fait que grandir à mesure que la jeune fille parlait, Maxime de Rouvière venait à plusieurs reprises de passer la main sur son front.

Quelle étrange, quelle épouvantable histoire lui racontait Adrienne !

— Était-ce bien vrai que ces drames affreux existaient... que ces choses tragiques pouvaient arriver... que de pareils crimes, comme celui de la séquestration d'Yvonne, pouvaient se commettre et demeurer impunis !

Et le regard qu'il attachait maintenant sur sa fiancée disait si clairement sa pensée, que celle-ci y répondit.

— Oui, tout cela vous étonne, tout cela vous confond et vous révolte au point que vous avez peine à me croire, fit-elle avec un triste sourire.

— Je l'avoue ! répondit-il vivement.

— Oh ! je le vois bien dans vos yeux !... Eh bien, cependant, je n'ai pas encore fini et vous n'êtes pas encore au bout de vos surprises !

— Car, à tous ces crimes-là : la répudiation d'Yvonne par mon père, la trahison dont s'était rendu coupable envers elle l'odieux de Guérande... son enlèvement de la maison du docteur Laval et sa séquestration dans le sombre château de Morgoff, il faut encore en ajouter un autre... un autre tellement invraisemblable, tellement infâme que l'imagination à peine à le concevoir !

Et comme Maxime n'avait pu retenir un mouvement :

— Oui, reprit avec force Adrienne, il y a eu encore un autre crime dont il faut que je vous parle... un autre crime qu'il faut aussi que je vous dénonce, puisque c'est vous, mon Maxime, aimé, qui allez sinon le venger, du moins le réparer...

— Écoutez moi donc encore... Du reste, je serai brève, car le temps passe et j'aurais peur que les domestiques de mon père, qui se conduisent avec moi comme de véritables espions, ne finissent par remarquer mon absence, et qui sait ? par vous surprendre, peut-être !

Elle se retourna vivement, prêta l'oreille en tâchant de voir ce qui pouvait se passer dans le jardin, derrière elle, puis au bout de quelques secondes :

— Je n'entends rien et je ne vois personne, dit-elle à voix basse, mais l'expérience m'a appris à être prudente.

— Je vais donc achever le plus rapidement possible... Écoutez-moi bien...

Puis, après s'être recueillie un court instant :

— Que vous disais-je tout à l'heure en vous parlant du comte de Guérande ?... Je vous disais que c'était un misérable que l'on trouvait toujours quand il y avait quelque mauvaise action ou quelque crime à commettre...

— Eh bien, vous allez voir si j'exagérais, si je le calomniais !...